

L'architecture revient aux fondamentaux

Analyse. Habiter, ce n'est pas seulement mettre un toit sur sa tête. C'est nouer une relation avec un lieu. Encore faut-il que le lieu en question ait été conçu pour être habitable, rappelle Isabelle Regnier, journaliste au « Monde ».

LE MONDE | 06.09.2018 à 05h00 • Mis à jour le 06.09.2018 à 09h39 | Par Isabelle Regnier ([journaliste/isabelle-regnier/](#))



La Maison Guiette, dessinée par Le Corbusier en 1926 et construite en 1927, à Anvers (Belgique). NICOLAS MAETERLINCK / AFP

Analyse. La construction de logements a plus de points communs qu'on imagine avec la production de pots de yaourt. Comprimer les coûts et maximiser la rentabilité, tels sont les objectifs que lui assignent les conglomérats qui bétonnent la planète. La France ne fait pas exception.

Le cadre juridique qui assurait la tenue architecturale du secteur voit son rayon régulièrement diminuer depuis 1985 et l'adoption de la loi relative à la maîtrise d'ouvrage publique, et le périmètre de la commande publique ne cesse de rétrécir. En affranchissant les bailleurs sociaux des principales mesures qui régissaient leurs rapports avec les architectes, la loi Elan, votée en juin, enfonce encore le clou. Le logement y est appréhendé comme un bien de consommation standard, sans référence ni à l'architecture ni au cadre de vie. Comme s'il n'avait pas vocation à être habité.

Lire aussi : [Le béton brut ne se laisse pas abattre](#) ([/m-actu/article/2018/06/29/le-beton-brut-ne-se-laisse-pas-abattre_5323257_4497186.html](#))

Habiter, ce n'est pas seulement mettre un toit sur sa tête. C'est nouer une relation avec un lieu, y construire une sphère intime à partir de laquelle se projeter, se constituer en citoyen. Encore faut-il que le lieu en question ait été conçu pour être habitable. « Habiter, bâtir et penser », pour reprendre le titre d'une conférence de Martin Heidegger, ne vont pas l'un sans l'autre.

Cette idée est au fondement de l'architecture. La médiatisation d'édifices spectaculaires faisant rayonner mondialement le pouvoir de leur commanditaire a pu l'occulter un temps, dans le débat public comme chez les architectes. Elle revient aujourd'hui en force, comme en réaction à un trop-plein de béton.

A la Biennale de Venise, par exemple, elle résonne un peu partout, et le Lion d'or attribué au pavillon suisse en amplifie la portée. En invitant les visiteurs à circuler dans un appartement témoin dont ils ont anamorphosé les proportions, en les engageant à transiter d'une pièce pour géant à une autre calibrée pour des poupées, les architectes lauréats – Alessandro Bosshard, Li Tavor, Matthew van der Ploeg, Ani Katariina Vihervaara – mettent le banal en crise et posent la question de la standardisation du logement à l'échelle mondiale.

Les lieux ont une âme

Dans le pavillon central du Giardini, une exposition sur une résidence pour sans-abri, construite par l'Américain Michael Maltzan à Los Angeles, montre, à l'inverse, comment un logement peut permettre de se (re-)construire : diffusées par des smartphones collés au dos des maquettes, les voix des occupants racontant leur histoire, leur rapport à ces lieux qui les ont vus naître, résonnent dans l'espace des appartements miniaturisés comme un bouleversant plaidoyer pour une architecture du care.

Lire aussi : Architecture : à la Biennale de Venise, la Suisse sublime le vide

(/architecture/article/2018/06/08/architecture-a-la-biennale-de-venise-la-suisse-sublime-le-vide_5311959_1809550.html)

Les lieux ont une âme, qu'il revient aux architectes de révéler. Cette idée sous-tend tout le travail du Japonais Junya Ishigami, encore visible pour quelques jours dans l'exposition « Freeing Architecture », à la Fondation Cartier. Ferment d'une fusion entre poésie, onirisme, écologie et pragmatisme, elle s'exprime merveilleusement dans la maison de retraite pour personnes atteintes de maladies neuro-dégénératives qu'il a construite à Tohoku, dans le nord du Japon, à partir de vieilles bicoques en bois promises à la démolition.

Les maisons ont été acheminées en camion depuis les quatre coins du pays et agencées en un édifice unique. Les transporter en pièces détachées les aurait vidées de leur âme, écrit l'architecte, qui compare sa démarche à celle d'un paysagiste composant un jardin à partir d'éléments naturels existants.

Besoin impensé

Si les projets d'Ishigami touchent tant, c'est qu'ils répondent à un besoin impensé. La multiplication des expositions sur le thème de l'habitat – « Habiter plus, habiter mieux » au pavillon de l'Arsenal, « Welcome Home » au Dac de Copenhague, le Robin Hood Gardens à la Biennale de Venise, conçue par le Victoria & Albert Museum de Londres, « UAM, une aventure moderne » au Centre Pompidou... – pourrait en aiguïser la conscience. La valorisation par les jurys du prix Pritzker de l'engagement citoyen, écologique et social, va dans le même sens.

Lire aussi : Biennale de Venise : la campagne, terre d'expériences des architectes

chinois (/architecture/article/2018/06/08/biennale-de-venise-la-campagne-terre-d-experiences-des-architectes-chinois_5311956_1809550.html)

Distingué en 2012 par cet équivalent du Nobel dans le domaine de l'architecture, le Chinois Wang Shu, actuellement à l'honneur au centre Arc en rêve, à Bordeaux, utilise la puissance qu'il lui confère pour imposer ses vues dans son pays, notamment dans le secteur du logement. En échange de son engagement à construire un grand centre culturel à Fuyang (centre ouest), il a exigé de rebâtir, en s'inspirant des canons de l'architecture traditionnelle, les maisons d'un village de la région.

L'inventivité formelle de l'architecture qu'il conçoit avec sa femme, Lu Wenyu, se nourrit de savoirs anciens, de matériaux traditionnels récupérés dans des friches... Une pratique ancrée dans le territoire, qui œuvre modestement, mais obstinément, à retisser les liens ancestraux (entre les gens, avec la culture, l'histoire, le paysage...) qu'une politique de démolition aveugle et de reconstruction brutale a détruits en quelques décennies.

Lire aussi : Menaces sur le patrimoine architectural du XXe siècle

(/architecture/article/2018/06/22/menaces-sur-le-patrimoine-architectural-du-xxe-siecle_5319894_1809550.html)

Choisir un territoire et l'habiter, c'est ce que propose Bruno Latour dans son essai *Où atterrir* (La Découverte, 160 p., 12 €) pour échapper à l'alternative mortifère entre mondialisation acculturante et repli identitaire : la seule voie possible pour recréer du commun.

Lire aussi : « **A la Biennale de Venise, on réfléchit plus à des sujets de société qu'à l'architecture pure** » ([/m-actu/article/2018/05/26/a-la-biennale-de-venise-on-reflechit-plus-a-des-sujets-de-societe-qu-a-l-architecture-pure_5305193_4497186.html](https://m-actu/article/2018/05/26/a-la-biennale-de-venise-on-reflechit-plus-a-des-sujets-de-societe-qu-a-l-architecture-pure_5305193_4497186.html))

Dans cette perspective, des architectes français défendaient les zadistes de Notre-Dame-des-Landes et leurs constructions « hors norme, multiples, diverses, poétiques, adaptées, bidouillées, légères (...) à rebours du monde que l'industrie du béton et de l'acier est en train de construire partout sur la planète ». Les zadistes ont choisi une zone humide. Bruno Latour, lui, opte pour l'Europe, faisant le pari que sa longue et violente histoire puisse fertiliser un monde nouveau. C'est peut-être en puisant dans l'histoire pour bâtir un monde nouveau que le logement pourra redevenir habitable.